La réalisation du projet initial dans *Athis et Prophilias*

Les deux versions du roman *d'Athis et Prophilias*[1] présentent des épilogues extrêmement différents, aboutissement d'une troisième partie dont le contenu narratif et la perspective ont divergé, à partir d'une base narrative commune constituée par la deuxième et surtout la première partie du roman.

Chaque *explicit* rend compte de cette évolution. Celui de la version de Tours (*Li rommans d'Athis et Procelias*) centre le texte sur la relation amicale entre ses deux héros, l'Athénien et le Romain ; en revanche, la version longue hésite : ainsi le manuscrit *L* mentionne d'abord qu'il s'agit du roman « d'Atys, de Profilias ses amis », mais ajoute « et dou siege d'Atheine se sont li Grezois departi ». Sur l'histoire d'amitié se greffe celle d'un conflit guerrier qui n'est pas sans rappeler l'histoire troyenne. Si le manuscrit *C* associe encore les héros et Athènes : *Explycyt li sieges d'Athenes d'Athis et Porfilias*, formulation d'ailleurs assez curieuse, la transformation est accomplie avec *A*, qui se contente de *Explicit li sieges d'Ataines.*

Ces hésitations montrent que les scribes s'interrogent sur le sujet de la version longue, dont les deux derniers vers éludent totalement les deux héros normalement éponymes puisqu'ils concluent ainsi :

> D'Athenes faut ici l'estoire
> que li escriz tesmoigne a voire. (vv. 20731-32)

1 — Sauf indication contraire, les citations viennent de l'édition d'Alfons Hilka, *Li Romanz d'Athis et Prophilias (L'Estoire d'Athenes)*, Gesellschaft für romanische Literatur, tome I, Dresden, 1911 et tome II, Dresden, 1916, édition Max Niemeyer, Halle.

Quant à l'histoire d'amitié et aux conflits douloureux qui avaient constitué la trame narrative des deux premières parties du récit, il n'en est plus question depuis longtemps. Certains choix de l'auteur montrent son désintérêt pour ce sujet : ainsi, il fait mourir Cardionés, la femme de Prophilias, et il donne pour épouse à celui-ci la fille du duc d'Athènes, alors que, s'il avait voulu maintenir le jeu de miroir entre les deux couples (Athis-Gaiete / Prophilias-Cardionés), il disposait d'une sœur d'Athis qu'il avait lui-même inventée ; or, il la marie au roi Bilas, personnage secondaire de la version brève, mais qui intéresse visiblement beaucoup l'auteur de la version longue. En effet, il étend l'épisode où le roi apparaît dans la deuxième partie, la tente du roi constitue sa plus importante *ekphrasis*[2] et il achève le récit sur son mariage avec la fille de Savis, sœur d'Athis. L'histoire d'amitié laisse ainsi la place à d'autres sujets : d'une part, le siège d'Athènes provoqué par un personnage créé de toutes pièces, Pirithoüs, le fils du duc d'Athènes, siège qui réunit autour de la ville de nombreux peuples de l'Orient grec et de l'Occident sarrasin[3] ; d'autre part, les relations amoureuses qui se nouent entre les combattants des deux camps et les dames athéniennes, sujet qui n'est pas sans évoquer le *Roman de Troie*, le texte comparant explicitement les événements qui ont lieu sous les murs d'Athènes à ceux de la guerre de Phrygie, pour d'ailleurs souligner l'intérêt de son propre sujet.

Le manuscrit *B* (BN fr. 793) semble avoir été particulièrement sensible au changement de perspective et de ton. Il insère en effet, après ce qui correspond au v.14352 de la version éditée par A. Hilka (manuscrit *C*, BN fr. 794) un ensemble indépendant de cent dix vers. Les deux premiers vers prolongent le couplet d'octosyllabes précédent :

As bachelers molt atalente[4]
Qui as armes ont lor entente
Et as chaus ki les armes aiment
Le jor desirrent k'il se painent.

2 — Voir notre article « La description de la tente du roi Bilas dans *Athis et Prophilias* », dans *Et c'est la fin pour quoy sommes ensemble, Hommage à Jean Dufournet*, Paris, Champion, 1993, tome I, pages 327-339.

3 — M.-M. Castellani, « Bilas de Bile. Onomastique épique et roman d'Antiquité », dans *Plaist vos oïr bone canchon vaillant, Mélanges de langue et de littérature médiévales offerts à François Suard*, Édition du Conseil Scientifique de l'Université de Lille 3, Coll. « UL3 », septembre 1999, tome I, pp. 163-170.

4 — Il s'agit du rassemblement des troupes devant Athènes.

L'accent est mis sur les exploits guerriers comme source de *pris* pour les jeunes combattants et effectivement les beaux faits d'armes constituent l'essentiel des amplifications, dans la deuxième et la troisième parties de la version longue.

Ensuite viennent dix-huit vers, encadrés par deux majuscules ornées, qui constituent, malgré leur place tardive, une sorte de nouveau « prologue ». On y retrouve le *topos* du savoir dont il faut ici marquer les mémoires comme d'un sceau. Mais il s'agit désormais de parler « d'armes » et « d'amour » ; *chevalerie* ne rime plus comme dans le prologue avec *clergie*, mais, comme cela apparaît pour Cassidorus, le fils de l'empereur d'Orient, avec *amie* :

> Faire i vaura chevalerie
> Dont il sera digne d'amie[5].

De plus, le texte comporte ici une sorte de résumé des événements précédents, identifiant les personnages, même les plus connus comme Gayte[6], et expliquant ce qui a amené Bilas au siège d'Athènes avant de faire la liste des combattants alliés du roi de Bile. Qu'une telle nécessité ait pu être ressentie montre bien que la version longue s'est éloignée de son fil narratif initial ; elle est devenue un roman d'amour et d'exploits chevaleresques, où jeunes gens et hommes mûrs (comme le duc d'Athènes face à son fils) cherchent à briller aux yeux des jeunes femmes qu'ils courtisent. Un tel récit s'achèvera naturellement par un mariage, celui de Bilas et Savine, qui unit assiégeants et assiégés[7]. La description de ce mariage, qui rétablit la paix entre Athènes et les Grecs, occupe toute la fin du récit. Et avant cela, malgré la rudesse des combats, jamais n'a été oublié le motif amoureux qui équilibre les épisodes, par un mouvement constant de l'intérieur à l'extérieur, des murailles où sont postées les dames au champ de bataille où combattent les guerriers.

L'épilogue de la version longue est donc extrêmement différent de celui de la version de Tours. Celle-ci en effet conclut, d'une part, en affirmant la puissance conquérante de Rome, dont la victoire sur Athènes est l'ultime manifestation, d'autre part, en soulignant l'amitié indéfectible entre Athis et Procelias. À la violence de la relation entre villes répond l'harmonie de la relation individuelle qui paraît bien être le sujet de *Tours*, har-

5 — A. Hilka, édition citée, tome II, Anhang I, pp. 425-26.

6 — Il prend même la peine de définir très précisément les liens de parenté entre Gayte, Prophilias et Evas.

7 — Ce mariage réussi s'oppose à celui d'Achille et de Polyxène, dont le schéma est identique (assiégeant-assiégée) mais le résultat tragique.

monie sur laquelle s'achève le roman, avant une dernière intervention de l'auteur, et que confirme *l'explicit*. On voit que si les deux versions se terminent sur l'idée d'une paix, elle est de nature fort différente.

*
* *

Cette différence de conclusion est d'autant plus remarquable que les deux textes qui nous occupent ont commencé de façon identique. Avant d'aller plus loin cependant et de comparer prologue et épilogue, il nous faut tout d'abord résoudre un problème matériel qui tient à l'état du manuscrit de Tours. On pourrait objecter en effet que toute comparaison est rendu caduque par l'absence du premier folio et donc de son prologue. La comparaison des manuscrits permet cependant de lever cette difficulté.

Dans le premier des huit cahiers qui constituent le manuscrit de Tours, il manque les folios extérieurs (le 1 et le 8, avec sa réclame). Il en est d'ailleurs de même pour les cahiers trois et quatre. Chaque folio comporte deux colonnes de 28 vers chacune[8], ce qui, en calcul strict et sans tenir compte de l'existence possible d'une initiale ornée qui réduirait le nombre de lignes, donnerait 112 vers[9]. Si l'on compare avec le début de la version longue, on constate que la première phrase de Tours : « que il ait homme en ceste vie », s'articule très exactement avec le v. 104 de celle-ci : « dist ses conpains, je ne cuit mie ». Et il n'y a ensuite pratiquement aucune différence entre le manuscrit de *Tours* et les autres manuscrits pour les 2175 vers suivants[10]. C'est avec le portrait de Gaïete, sœur de Prophilias que la version de Tours commence à se séparer nettement des autres, dont à partir de là, elle ne fera que s'éloigner. On peut donc considérer que le début des deux versions – et donc le prologue – était semblable. La comparaison entre projet initial proposé par le prologue et réalisation dans les deux versions est donc tout à fait possible.

L'épilogue de *Tours* apporte d'ailleurs une confirmation sur le contenu du prologue : le nom d'Alexandre, qui se présente dans la *Vulgate* comme celui qui « reconte » l'histoire s'y trouve à

8 — Les manuscrits de la Vulgate comportent généralement un plus grand nombre de vers par folio (53 à 60 pour *A*, 40 à 42 pour *B*, 44 pour *C*). De ce fait, à titre d'exemple, le passage manquant dans la version de Tours occupe un peu moins de deux colonnes (à sept vers près) du manuscrit *A*, qui présente l'écriture la plus serrée.

9 — Pour les folios 1r et 1v.

10 — C'est pourquoi nous avons choisi dans notre édition de faire figurer avant le texte de *Tours* le texte correspondant du manuscrit *C*.

deux reprises (vers 5634 et 5638), alors même qu'il ne figure pas dans le bref épilogue de la version longue.

Les seize premiers vers du prologue comportent les passages obligés de l'exercice : l'ouverture sur une formule proverbiale conduit au motif bien connu de la semence du savoir et du profit moral que l'on peut en tirer :

> Qui saiges est de sapïence
> Bien doit espandre s'escïence
> Que tex la puisse recoillir
> Don boins essanples puise issir. (vv. 1-4)

Le contenu de ces vers trouve un écho strict – y compris dans la formulation moralisante et la reprise de la métaphore du semeur – dans les derniers vers de *Tours*. L'auteur de la version brève semble avoir particulièrement travaillé la clôture de son œuvre :

> Ci faut li contes d'Alexandre
> Qui veult qu'en ault ses vers espandre
> Et soient oï en maint lieu
> Et que l'en ait en l'oïr preu.

Il s'agit bien ici de *preu*, de profit moral, de sagesse. L'auteur termine par deux vers d'allure proverbiale, écho des vers du prologue et met *in fine* son œuvre sous la protection divine, invocation certes fréquente[11] mais dont là encore la version longue ne présente pas l'équivalent.

En effet, la version longue se termine abruptement. Seule la véracité de l'histoire, motif on ne peut plus neutre par son caractère de poncif, est affirmée dans les deux brefs vers de conclusion. Aucune ambition moralisatrice apparente, aucune volonté affichée de donner du sens, en dehors de celui qui peut naître du récit lui-même et donc aussi de son lecteur.

On peut se demander cependant si l'insistance de *Tours* à clore son récit en écho avec le prologue ne cache pas en réalité une modification du sujet initial. Comment en effet résoudre la différence entre le sujet énoncé par les vers 12-14 du Prologue :

> Ci nous reconte d'une estoire
> De. II. citez riches et granz
> Qui mout par estoient puissanz.

11 — Voir Michèle Perret, « Typologie des fins dans les œuvres de fiction », dans *Clore le récit : recherches sur les dénouements romanesques*, I, PRISMA, tome XIV/2, n°28, juillet-décembre 1998, pp. 155-174, particulièrement p. 163.

et les vers qui achèvent le récit :

> Onques plus bone compaignie
> De deus hommes ne fu oïe. (vv. 5632-33)

On passe de l'histoire des cités à celle des hommes ; seul point commun, la dualité : *estoire* de deux villes, conte de deux amis, ce qui est, rappelons-le, le sujet du texte source, la *Disciplina Clericalis* de Pierre Alphonse. Cette dualité, c'est précisément celle que la version longue fait disparaître en multipliant personnages et épisodes adjacents, mais aussi en éliminant l'histoire de Rome au profit d'Athènes seule, et donc le conflit entre les deux villes que le prologue annonçait.

Or, le sujet de *Tours* ne serait-il pas une réflexion sur la dualité, le couple, étudiés à travers trois modèles : le couple des villes, celui des frères, celui des amis. Si l'on considère le début de la version brève, on voit en effet ces trois couples successivement introduits dans la narration : les deux villes dès le prologue, avec les valeurs qu'elles représentent ; puis, dans le prolongement du prologue et avant même que le nom de la seconde ville, Athènes, soit prononcé, les deux frères, bientôt rivaux, Rémus et Romulus ; enfin les deux amis, incarnation de leur ville, d'abord les pères, puis les fils. On voit que les héros du roman d'amitié interviennent assez tard.

Grâce à ces trois modèles successifs, le motif du couple toujours menacé par une rivalité intérieure – la dualité se transformant en duel – est examiné sur le triple plan historique, mythique et moral.

Le modèle historique pose d'abord, on l'a vu, deux cités semblables tout aussi riches et puissantes. Mais dès le prologue, un déséquilibre s'introduit, car la puissance romaine, la *mestrie* de la ville, verra le triomphe de la guerre (« Rome, qui mainte terre fist irestre ») ; le déséquilibre entre les deux villes est d'ailleurs renforcé par celui, numérique, des vers que leur consacre le début du roman (vers 17-61 pour Rome, 61-77 pour Athènes). Quant aux deux valeurs que chaque ville représente, *clergie* et *chevalerie*, elles seront elles aussi toutes deux le lot de Rome :

> Del savoir qui est en Athaine
> Fu puis Romme garnie et plaine.

Si ces vers suggèrent un mode d'appropriation qui rappelle la transmission des valeurs d'Athènes à Rome au début du *Cligès*, les vers 56-61, repris par la fin du récit (5610-5613)[12] en dévoilent la

12 — « Onc li Rommain puis ne finerent/ ne longuement ne reposerent/ Tant qu'il orent conquis le mont/ Si com la terre clot en reont. »

réalité violente : conquête d'Athènes par Rome (5610-15) et description ridicule des clercs athéniens qui ont cru pouvoir combattre et abandonnent piteusement larges capes et chapeaux sur le terrain : on ne peut dire plus durement la faillite de la *clergie* (5575-77) face à une *chevalerie* triomphante.

Le long développement des vers 17-61 qui raconte la fondation de Rome et s'achève sur la réaffirmation de la puissance conquérante de la Ville se situe sur le plan mythique, car il renvoie non plus à l'histoire mais à la *geste as ancessors*, au mythe de fondation. Mais il s'inscrit dans le même schéma équilibre/ conflit exprimé dans les premiers vers et qui sous-tend la structure de l'œuvre. Les deux frères sont d'abord présentés comme agissant en pleine communion de pensée ; c'est ce que suggèrent les vers 18 : « premiers la fonderent dui home » et 33-35 : « Rome li mist non Romulus[13]/ Et il et ses freres Remus/ Andui li mistrent en lor nom ». Mais dès le vers 39, un déséquilibre apparaît : au prix d'une modification du mythe – et peut-être pour s'éloigner du schéma thébain qui lui aussi repose sur la rivalité entre frères – le texte accorde à Romulus un droit d'aînesse, soutenu par la volonté divine qu'exprime l'oracle des oiseaux, et fonde le pouvoir et la loi romaines sur le fratricide. Rome née de ce meurtre en porte la trace et elle ne peut que reconduire ce modèle fondateur. Sa relation avec le reste du monde, et d'abord avec Athènes ne peut se faire que sur le mode de l'agression.

Reste le modèle moral, celui qui décrit les relations entre individus : là encore, règnent d'abord l'harmonie et l'équilibre fondés sur l'échange du savoir et sur une relation personnelle et amicale où nul ne l'emporte sur l'autre :

> A Athaines avoit esté
> Un bers de Romme la cité
> Chiés un qui li aprist clergie
> Et cil de lui chevalerie. (vv. 95-98)

Cette relation va résister au temps (aux pères Savis et Evas, succèdent les fils) et, au cours du récit, à toutes les épreuves qui suggèrent toujours la possibilité que l'un des amis l'emporte sur l'autre (parce que l'un possède la femme que l'autre aime, parce que la pauvreté du banni l'empêche d'être accueilli chez son ami, parce que cette pauvreté risque de l'empêcher d'épouser celle qu'il aime...). Mais l'amitié corrige à chaque fois le déséquilibre, source de tourment (dont témoignent les longs mono-

13 — Le passage a aussi l'intérêt narratif d'introduire ce personnage qui aura un rôle important dans la suite du récit de *Tours*.

logues intérieurs) par un système de don et de contre-don ; c'est ce que montre l'organisation d'ensemble du récit de *Tours* dont les épisodes se répondent ; c'est ce qu'affirment les interventions d'auteur qui, scandant le récit, rappellent dans la perspective d'une amitié exemplaire, ce motif de l'échange harmonieux, ainsi aux vers 1850-54 :

> Dites, seignor, que vos est vis ?
> Ne rent Procelias Athis
> Grant guerredon et grant amour
> Del service et de l'onnour
> Que il li ot fait en Athaine ?

Pour donner plus d'aura encore à cette relation, le texte finit par la traduire en termes mythiques, en déplaçant le motif de la gémellité, et en substituant au couple des frères de sang, Rémus et Romulus, celui des frères en esprit que leur relation parfaite : « andui sommes toute une riens » (v. 3007), finit par rendre physiquement semblables. Les derniers vers décrivent à nouveau cette *compaignie* parfaite (le mot scande la fin du texte) fondée sur l'équilibre et la paix (v. 5628) et qui résiste même à la victoire de Rome sur Athènes. La perspective exemplaire se réalise pleinement dans le modèle des individus. Mais *Tours* oppose dans une vision pessimiste du monde la violence et le désir de pouvoir des villes et la relation harmonieuse des amis, deux perspectives que la clôture du récit propose successivement dans un strict parallèle narratif avec le début du récit.

Si l'on peut donc souligner la construction équilibrée de la version brève et l'accomplissement de son projet initial, ce qui – outre d'autres indices matériels – plaiderait encore, à notre avis, en faveur de son antériorité[14], il est clair que la version longue, même si elle n'est ni sans intérêt ni sans mérite, ne semble guère se préoccuper d'un prologue qu'elle a pourtant intégralement repris et des perspectives historiques et morales qui y étaient présentées.

Ainsi, si l'on considère les épisodes guerriers, on voit que dans la version brève, ils correspondent à des étapes de l'extension romaine : lutte contre un ennemi sur le sol même (épisode Frollés, non repris par la version longue), conquête d'un terri-

14 — Comme nous l'a suggéré au cours de ce colloque le professeur Jean Dufournet, le motif même de la dualité, se transformant en duel ou au contraire aboutissant à une fusion, pourrait être un argument supplémentaire pour dater la version brève de la fin du XII[e] siècle. En effet, outre sa présence originelle dans *Thèbes*, le motif revient dans plusieurs œuvres romanesques et théâtrales de ce temps, entre autres *Le Jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel.

toire étranger (épisode Bilas, repris par la version longue mais dans une perspective strictement familiale), conquête d'Athènes enfin (épisode totalement relu et transformé). L'histoire individuelle ou familiale y prend le pas sur les perspectives des pays ; même le siège d'Athènes est en fait causé par le désir d'un individu (Pirithoüs) de briller au combat devant celle qu'il aime ; le prétexte, nous dit le texte, est aussi futile que l'accusation que le loup lance à l'agneau.

Un signe de ce refus de l'histoire (et particulièrement de l'histoire romaine) se trouve dans la disparition totale, après le Prologue, de Romulus, très présent au contraire dans la version brève. Et, après Romulus, c'est Rome elle-même qui est abandonnée, d'où dans les derniers vers du texte, la conclusion abrupte qui ne peut guère parler que de l'histoire d'Athènes, puisque Rome a été depuis longtemps oubliée. Les Romains ne sont plus le parangon de la *chevalerie* mais des combattants parmi les autres alliés d'Athènes, et ils sont loin d'être les plus nombreux ni même les plus vaillants.

*
* *

Une telle disparité dans les perspectives et les intérêts nous conduit à nous interroger non peut-être sur l'identité mais sur la personnalité des auteurs des deux versions. Rappelons ici qu'on a renoncé à voir dans l'Alexandre qui se nomme dans le Prologue l'auteur du *Roman d'Alexandre* (de Paris). L'absence de reprise du nom à la fin de la version longue pourrait nous faire penser que, s'il ne songe plus à se nommer, c'est qu'il ne s'agit plus du même homme que dans les premiers vers[15].

L'auteur de Tours se défend d'être un clerc – certes, il s'agit d'un *topos* bien attesté mais il est confirmé par la fin du texte et le mépris dans lequel est tenue une certaine forme de *clergie* nourrie d'Aristote[16] ; il semble préférer une forme de sagesse qu'il appelle *savoir, sens,* ou *sapience,* et où se trouverait la vraie richesse, selon les formulations proverbiales des derniers vers :

15 — On sait que l'*explicit* du manuscrit *P* ajoute la mention suivante : « L'ame ait repos quil comença/ Joie d'amours quil defina », qu'il serait tentant d'interpréter en rapport avec l'évolution du sujet vers la multiplication des aventures amoureuses. Mais cette remarque est généralement rapportée aux copistes et non aux auteurs.

16 — Le même manuscrit *P*, ajoutera même au prologue qu'il ne connaît ni clergie ni théologie.

Que mieux vault sages sans avoir
Que ne fait riches sans savoir. (vv. 5640-41)

S'il s'intéresse à l'histoire, on l'a vu, ses connaissances historiques semblent souvent floues : il place la fondation de Rome immédiatement après la guerre de Troie et fait de Romulus le petit-fils d'Enée – à moins que ce raccourci ne permette de justifier l'action guerrière de Romulus comme une vengeance des Troyens vaincus ; et si la guerre de Troie est bien présente dans l'imaginaire du récit[17], ses événements n'apparaissent que par de brèves allusions[18]. Au contraire l'auteur de la version longue insère, grâce à la tente de Bilas, un véritable « microcosme » littéraire évoquant l'ensemble des romans antiques. La présence même de ce type de description, totalement ignorée de la version brève, est un signe de son état de clerc, qui connaît aussi les sciences de son temps (description d'animaux fabuleux et du mouvement des astres) et s'intéresse à l'histoire contemporaine comme le montrent nombre d'allusions (le mariage de la sœur de Philippe le Bel, le sultan du Coisne, *le bras saint Joire*, le saint empereur d'Orient).

Les motifs de la *clergie* et de la *chevalerie*, présents dans le prologue et qui constituent un enjeu central dans *Tours*, sont ici complètement modifiés : la *chevalerie*, conçue moins comme le métier des armes que comme la vaillance et les exploits chevaleresques, ne caractérise plus Rome ; devenue un motif littéraire, elle définit des guerriers susceptibles de séduire les dames par leurs beaux faits d'armes et tous les héros masculins sont donc « d'armes bien apris ». Quant à la *clergie*, elle devient surtout la qualité de l'auteur lui-même ; car si Athènes reste bien un lieu de culture et de sagesse (comme le symbolisent les personnages de Savis et de sa fille), il ne s'agit plus d'études ou de *clergie* aristotéliciennes, encore moins de théologie, mais d'une sagesse humaine, d'un art de vivre, voire d'un discours courtois (comme celui que Savis dispense aux dames qui l'entourent et qui concerne l'art d'aimer). Nous sommes bien loin ici de la *clergie* refusée par l'auteur de *Tours*.

17 — Voir notre article « *Athis et Prophilias* : histoire de Rome ou *Estoire d'Athaines* ? », dans *Entre fiction et histoire : Troie et Rome au Moyen Age*, Etudes recueillies par E. Baumgartner et L. Harf-Lancner, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 1997.

18 — Sector, appelant le nom d'Hector, Ménélas cité pour la destruction de Troie, la description brève d'une salle souterraine où sont représentés des combats sous les murs de la ville, c'est assez peu.

*
* *

On voit bien comment, à partir du même prologue, se sont mises en place des perspectives différentes, portées par des auteurs différents. Plus ramassée, plus âpre aussi, la version de Tours, de tendance moralisante, s'éclaire cependant par la description d'une amitié exemplaire, source d'apaisement. Elle réalise complètement le projet initial tel qu'il était défini dans le prologue.

La version longue en revanche se complaît dans la multiplicité des personnages et des intrigues. Elle est à la fois plus savante et plus romanesque, mais au prix d'un éloignement considérable par rapport à la perspective initiale, qu'elle renverse en donnant la primauté à Athènes, dont l'histoire, moins codée que celle de Rome, laissait le champ plus libre à son désir d'amplification et d'invention. En transformant la guerre entre Athènes et Rome telle qu'elle était présentée dans *Tours* en « siège d'Athènes par les Grecs », elle créait un motif nouveau, qui permettait à son auteur de mettre en œuvre à la fois son intérêt pour l'Orient, – dont Athènes, ville de luxe et de culture, après Troie, ou Constantinople, pouvait constituer un modèle neuf – et des résonances littéraires évidentes, tant du côté de la chanson de geste, avec l'insistance sur le personnage de Bilas et de ses alliés sarrasins, que du côté du *Roman de Troie*, avec la présence des Grecs assiégeant la ville. Jouant de ces références en véritable romancier, l'auteur s'est dégagé ainsi peu à peu du modèle antique encore bien affirmé dans la version de Tours.

Marie-Madeleine CASTELLANI
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3